

François Soulages *

Existence, numérique & IA

* François Soulages é professor titular da Universidade Paris 8 e do Instituto Nacional de História da Arte, em Paris, na França. Seu livro *Estética da Fotografia: perda e permanência*, publicado na França em 1998, traduzido em 10 países, entre eles o Brasil [Ed. Senac, 2010], é obra de referência para o estudo da fotografia e das imagens. Fundador e presidente da cooperativa de pesquisa RETINA. Internacional, reunindo cerca de 200 professores membros ao redor do mundo, é professor convidado no Brasil, Chile, China, Estados Unidos, Malta, Tunísia. Editor e diretor de coleções na editora Klincksieck e L'Harmattan, de Paris, coordenou e publicou mais de 100 livros.

Existência, digital e IA

Resumo Conferência de abertura de François Soulages para o 4º Colóquio RETiINA. INTERNACIONAL em São Paulo, UAM.

Palavras Chave Existência, Digital, IA, Retiina.

Existence, digital and AI

Abstract *François Soulages' opening lecture for the 4th Colloquium RETiINA. INTERNATIONAL in São Paulo, UAM.*

Keywords *Existence, Digital, AI, Retiina.*

Existencia, digital y IA

Resumen *EConferencia inaugural de François Soulages para el 4º Coloquio RETiINA. INTERNACIONAL en São Paulo, UAM.*

Palabras clave *Existencia, Digital, IA, Retiina.*

*Honte qui s'empare de l'homme
devant l'humiliante qualité des choses qu'il a lui-même fabriquées
[...] L'opprobre fondamental qui donne à l'homme honte de lui-même,
c'est son origine,
il a honte d'être devenu plutôt que d'avoir été fabriqué.
Günther Anders¹*

L'homme doit-il avoir honte face au numérique et à l'intelligence artificielle et vivre sa quatrième blessure narcissique² ou, au contraire, s'enorgueillir d'avoir trouvé une maîtresse qui lui donnera son bonheur? Ou bien vouloir être maître de cette servante?

Approches plurielles: sociologique bien sûr avec les lieux communs sur ChatGPT, mais aussi artistique et esthétique, mais surtout existentielle, métaphysique et philosophique.

Les trois âges de l'humanité

Le XX^{ème} siècle avait infligé à l'humanité deux risques majeurs: le totalitarisme et ses exterminations de masse, la bombe atomique et ses assassinats de masse³. Le XXI^{ème} en inflige cinq autres: l'intelligence artificielle (IA), le transhumanisme, le réchauffement climatique, la surpopulation et le communautarisme sectaire. Malraux avait dit que le XXI^{ème} serait spirituel/religieux ou ne serait pas; en tout cas, il risque d'être sectaire et communautaire, donc anti-universel et anti-humaniste. Nous ne parlerons pas ici des risques liés à la surpopulation et au réchauffement climatique; et nous n'aborderons le transhumanisme qu'en tant qu'enjeu du numérique et de l'IA. Alors, comment se positionner face au risque et à l'opportunité que représentent le numérique et l'IA?

Tout dépend de l'âge du sujet et de son implication dans la société. Car il y a trois âges de l'homme et de l'humanité. Bien sûr, ces trois âges, comme chez Auguste Comte, dépassent l'âge effectif des sujets: on peut être à tout âge au premier âge de sa vie, voire au deuxième ou au troisième; toutefois, on y est plus souvent quand on est jeune que quand on est vieux:

Le temps ne fait rien à l'affaire, chante Brassens, Quand on est con, on est con ! Qu'on ait vingt ans, qu'on soit grand-père.

Serait-ce un écho à Confucius?

À l'âge de quinze ans, j'ai consacré mon esprit aux études.
À trente ans, mes aspirations étaient fermement établies.
À quarante ans, je n'étais pas égaré.
À cinquante ans, j'ai compris les commandements du ciel.
À soixante ans, j'ai pu comprendre rapidement le sens des paroles des autres.

Et maintenant, à soixante-dix ans, je peux faire tout ce que je veux tant que cela ne viole pas la loi.⁴

Le premier tiers de la vie est *l'âge de l'appréhension et de l'alerte*, l'âge de Greta, cette jeune Suédoise qui, à 16 ans, mobilise la jeunesse du monde pour alerter les décideurs quant aux conséquences du réchauffement climatique, l'âge d'Étienne de La Boétie quand, exactement au même âge, il écrivait le *Discours de la servitude volontaire*⁵. Les artistes critiques qui travaillent sur le numérique et l'IA – et non seulement avec – habitent aussi cet âge qui engendre une posture de distance déconstructrice et dénonciatrice; et c'est bien, et c'est nécessaire, et c'est urgent, car il y a non seulement risque: il y a péril en la demeure de l'homme, car ce ne serait pas mal que l'homme puisse demeurer en sa demeure. En tout cas, cet âge se focalise sur *les conséquences possibles et les enjeux*.

Puis, c'est le deuxième tiers de la vie, c'est *l'âge de l'action et de la réalisation*, le temps du déploiement de la technologie. C'est l'âge où l'on croit transformer le monde grâce au numérique et à l'IA, alors que l'on n'est que le réalisateur interchangeable du projet potentiel interne au numérique et à l'IA; et, comme Anders le montre pour toute technologie, le numérique et l'IA, selon toute vraisemblance, développeront tous leurs possibles: si l'on n'y fait pas attention? En tout cas, cet âge se focalise sur *les réalisations et les progrès*.

Enfin, c'est le dernier tiers de la vie, c'est *l'âge de l'inaction et de la méditation*. On y fait non tant le bilan que l'évaluation du passé-présent pour imaginer l'avenir du monde infiltré par l'AI. Cet âge se focalise sur *les causes probables et les présupposés*.

Quel est le bon point de vue? La question est aussi absurde que dangereuse. Il faut articuler les trois âges – outre que, comme nous l'avons compris, nous avons, bien souvent, ces trois âges en nous, car nous sommes multiples – et donc essayer d'accueillir le plus de points de vue possibles s'appuyant non seulement sur toutes les sciences, mais aussi, mais surtout sur ce qui n'est pas science – philosophie et art compris; d'où la nécessité de l'inter-disciplinarité. Mais comment et pourquoi? C'est là où est le *problème*.

L'urgence opportune

Eu égard à ses enjeux, il est urgent de réfléchir sur le numérique et l'IA. Car ils sont un risque et une opportunité.

Un risque pour l'humanité et pour l'Histoire. Pour les hommes, pour – mieux que l'humanité – l'inter-humanité, car il n'y a d'humain que quand il y a inter-humanité; et, corrélativement, intra-humanité qui met en dialogue la pluralité qui est en nous. Et si l'inter-humanité devenait un sous-ensemble du monde des machines sous le contrôle du numérique et de l'IA, il n'y aurait plus Histoire et l'on pourrait répéter la thèse produite

par Althusser il y a un demi-siècle: « L'histoire est un Procès sans Sujet ni Fin(s).⁶ »

Urgence, même si le XX^{ème} siècle, depuis longtemps, a crié cette urgence: Aldous Huxley et *Le meilleur des mondes*⁷, Bernanos et *La France contre les Robots*⁸, George Orwell et 1984⁹, Kubrich, Asimov, Dick¹⁰, Ellul, Illich... Et l'on pourrait remonter jusqu'à Eschyle et son *Prométhée enchaîné*.¹¹

Urgence, car risque, d'autant plus si l'on écoute ce grand naïf qu'est Ray Kurzweil: « Notre intelligence a tout juste dépassé le seuil critique au-delà duquel elle va pouvoir s'élever indéfiniment vers un pouvoir créatif sans frontière.¹² » L'infinie intelligence artificielle, tel serait le rêve ; tel serait l'avenir?¹³

Risque, mais aussi opportunité. Opportunité, non tant au sens infantile des managers enthousiastes – les managers sont toujours enthousiastes face à leur maître, les actionnaires –, ni au sens hégélien pour lequel le négatif, grâce à l'*Aufhebung*, peut devenir positif ; mais au sens grec du *kairos*, l'instant que le chasseur doit saisir quand, de façon inattendue, le gibier passe devant lui ; alors l'événement n'est plus un moment comme les autres du temps, mais un moment fondateur ; il devient structuration du temps, parce qu'il serait non pas original – l'originalité en soi n'a pas d'intérêt –, mais originaire, c'est-à-dire à l'origine d'un temps nouveau, d'une nouvelle civilisation – pourquoi pas? Sauf que nous ne sommes pas face à de l'inattendu... Avec le numérique et l'IA, nous sommes face non pas à une situation (nouvelle), mais à une condition : Malraux est plus profond que Sartre, car plus tragique¹⁴. Or l'avenir de l'inter-humanité avec le numérique et l'IA peut être tragique.

La méditation nécessaire

Le numérique et l'IA sont un fait qui cannibalise le corps sociétal et le corps social. Pratiquement, ils font problème ; théoriquement non ; ce serait la conscience artificielle qui ferait problème...

C'est donc pour des raisons pratiques qu'il faut méditer sur eux, car ils s'accompagnent d'une idéologie, d'autant plus forte que des *intérêts* financiers, économiques et militaires ont *intérêt* à leur développement et ont les moyens pour mettre lobbyistes et hommes de la propagande et/ou du marketing à leur service ; rappelons, en effet, qu'« une idéologie est, comme l'a bien montré Althusser, un système (possédant sa logique et sa rigueur propres) de représentations (images, mythes, idées ou concepts selon les cas) doué d'une existence et d'un rôle historiques au sein d'une société donnée. [...] L'idéologie comme système de représentations se distingue de la science en ce que la fonction pratico-sociale l'emporte en elle sur la fonction théorique (ou fonction de connaissance).¹⁵ »

Mais, avant le numérique et l'IA, bien des produits ont été le résultat d'une intelligence et d'un artifice. Et n'oublions jamais qu'« intelligen-

ce » de IA ne signifie absolument pas « intelligence » au sens français du terme. Avant de montrer que cette pointe de flèche taillée il y a dix mille ans et que je tiens dans ma main est elle-même le fruit d'une intelligence artificielle, comprenons les conditions de sa production ; nous pourrions même dire de sa « création », car quelque chose de nouveau et d'originaire se produit, non pas parce que le nouveau serait une valeur en soi – seuls les niais et les commerçants s'exaltent face à une nouveauté, d'où l'idéologie de l'innovation –, mais parce que cet originaire transforme les individus, leurs rapports entre eux, l'inter-humanité et parfois même l'intra-humanité ; et ce n'est pas rien, c'est tout, c'est même le tout.

Cette pointe de flèche présuppose, en effet, un savoir-faire que la plupart d'entre nous n'a pas, loin de là ; il présuppose l'usage savant de la main, l'usage intelligent, infiniment supérieur à celui que j'ai quand j'utilise mon smartphone ou, la plupart du temps, mon piano après soixante ans d'étude. Il y a donc une intelligence manuelle et pas simplement une intelligence intellectuelle. Bergson est, à ce propos, instructif: «

Si, pour définir notre espèce, nous nous en tenions strictement à ce que l'histoire et la préhistoire nous présentent comme la caractéristique constante de l'homme et de l'intelligence, nous ne dirons peut-être pas *Homo sapiens*, mais *Homo faber*. En définitive, l'intelligence, envisagée dans ce qui en paraît être la démarche originelle, est la faculté de fabriquer des objets artificiels, en particulier des outils à faire des outils, et d'en varier indéfiniment la fabrication.¹⁶» Au point que les concepts opératoires qu'il faut fabriquer sont donc peut-être, paradoxalement, plus du côté de l'*Homo faber* que de celui de l'*Homo sapiens*; ce sont des outils comparables aux pierres taillées ou aux marteaux; ils sont indispensables à la possibilité même de penser ; mais surtout, d'une part ce sont « des outils à faire des outils » et d'autre part ils sont artificiels: on n'a pas attendu l'IA pour savoir que l'intelligence est artificielle et que c'est cela qui fait sa force.

Outre que la pointe de flèche n'est rien en tant que telle ; elle ne prend son sens et son effectivité que si elle est fixée au bout d'un morceau de bois taillé ; et que flèche (pointe de silex et morceau de bois) n'est rien sans l'arc ou son substitut ; et que l'arc n'est rien sans le système de la chasse et la société qui l'accueille ; etc. Donc la pointe de flèche que je tiens entre mes doigts ne prend son sens que liée à un projet d'une certaine maîtrise de la nature et des hommes, projet mis en œuvre par une articulation d'intelligences individuelles et d'une intelligence collective, et ce, au sein d'une histoire sédimentée et d'une tradition. Sorti de ce tout, de ce que l'on pourrait pour faire vite appeler « son contexte », la pointe de flèche en silex est un texte incompréhensible, un objet pour moi apparemment sans fonction précise ni visée spécifique. Il ne me reste alors, parfois, que la possibilité de la regarder comme je regarde l'urinoir cher à Duchamp, et je peux même déclarer: « Quelle belle forme, c'est une œuvre d'art! » ; cela n'est vrai que si je précise « une œuvre d'art contemporain!¹⁷ » ; car, avec l'art contemporain, on bascule dans un autre régime, et l'on ne dit plus « Oh la belle forme! » ou « Oh la belle bleue! » ; on n'est pas aux feux d'artifice;

on est dans une interrogation critique de l'artifice, de l'artificiel et, parfois, de l'intelligence artificielle et du numérique.

Outre que toute intelligence est artificielle. Il n'existe pas d'intelligence naturelle ; peut-être à la limite, du génie – tout le monde n'est pas Mozart, même après quarante ans d'études studieuses (Mozart était mort au bout d'un tel laps de temps): le *studium* n'est bon que pour le médiocre qui est en nous; et Dieu sait s'il est en nous, parfois omniprésent, impérialiste, totalitaire, au point que, souvent, nous avons l'impression d'avoir ni génie, ni intelligence – car, et c'est le pire, nous confondons tout – et que nous affirmons que nous sommes bêtes, comme si les bêtes n'avaient pas, elles-mêmes, une intelligence – la fable de l'animal-machine ou de l'animal purement instinct est, Dieu merci, passé de mode, sauf parfois chez de nouveaux convertis du numérique et de l'IA qui croient en l'homme-machine, comme il y a trois siècles en Occident; ça fait tellement de bien de croire quand on est faible...

Donc il faut méditer sur le numérique et l'IA et, conséquemment, sur l'intelligence; c'est peut-être le plus grand apport de l'IA que de nous inviter à méditer à nouveau sur l'intelligence, comme fit récemment cette radiologue qui, après un congrès sur l'IA et la radiologie, dit d'abord : « Notre métier ne peut plus exister, l'IA fait plus et mieux que nous. » ; pour, après, se ressaisir et essayer de penser à ce que pourrait être le métier de médecin grâce au numérique et à l'IA, ce que pourrait être le rapport à un malade et non à la maladie, à ce que pourrait être un être humain, ni pur objet des nombres ni pur corrélat des images, ni pur normal, ni simple pathologique, peut-être, tout simplement, un vivant singulier et particulier ; bref, cette radiologue faisait marcher son intelligence et essayait de repenser à ce que pourrait être une intelligence médicale. C'est vrai que les premières années des études de médecine en France et la passion de l'argent injecté par le néolibéralisme ne poussent pas à être intelligent ou créateur ; alors, le numérique et l'IA rassurent et font des médecins des serviteurs zélés du numérique et de l'IA. Heureusement que l'âge de Greta est en chacun de nous : et des médecins réinventent alors leur métier et l'intelligence médicale servie par le numérique et l'intelligence artificielle ; sinon, ils changeraient tous de métiers et deviendraient traiders ou concepteurs de drones militaires en utilisant pour d'autres fins le numérique et l'IA ou, s'ils n'y arrivaient pas, travailleraient pour l'industrie pharmaceutique. Ils seraient les « derniers hommes » que fustige Nietzsche.

De la servitude (in)volontaire

Car le danger du numérique et de l'IA, c'est leur puissance. Pas tant à résoudre vite et bien des questions, qu'à installer et fixer le sujet dans sa propre logique. Responsabilité du numérique et de l'IA? Non, car ils ne sont ni sujet ni conscience. Responsabilité de ceux qui la fabriquent? Assuré-

ment : quand on invente un nouveau produit, on doit toujours, au moins, indiquer ses dangers, voire, comme le fit Léonard de Vinci, refuser de le faire connaître s'il est trop dangereux et, par exemple, de divulguer sa « manière d'aller sous l'eau, à cause de la méchanceté des hommes qui s'en serviraient pour assassiner au fond des mers. » Car, ne l'oublions jamais, des hommes sont méchants, comme le furent les politiciens américains qui utilisèrent la bombe atomique pour tuer en masse des Japonais: les savants qui ont fabriqué ces armes étaient dans le meilleur des cas des irresponsables, dans le pire des coupables dangereux et méchants! Alors que dire quand on fait l'ignorant en développant sans retenue ni garde-fou le numérique et l'IA? Il faudrait empêcher les fous de nuire, surtout s'ils sont en plus méchants!

Car le numérique et l'IA sont redoutablement puissants et viraux: ils s'attaquent à tout. Mais, pire, ils ont réponse à tout – du moins si l'on reste dans leur problématique, si l'on devient leur serviteur, leur esclaves, alors que nous devons inverser les rôles que la technologie du numérique et de l'IA impose et redevenir les maîtres. Il faut choisir qui sera le maître et qui sera l'esclave? Eux ou nous? C'est vrai que nous ne pesons déjà pas lourds face à un tyran, face à un système économique inégalitaire et injuste comme, par exemple, le néolibéralisme ; alors comment peser lourd face au monde global, globalisant et globalisé du numérique et de l'IA? Car ils visent à se constituer comme monde clos, comme clôture, à se substituer au monde d'avant, « l'ancien monde » comme disent ses valets serviles qui prêchent « le nouveau monde » qui serait « le meilleur des mondes » ; et ces thuriféraires, à défaut d'être intelligents sont séducteurs et malins – le diable aussi était malin: on passe alors du sym-bolique au dia-bolique, de la visée de la sym-phonie humaine et de l'inter-humanité à la gestion cynique de tous et de tout, donc de la masse, par le contrôle du numérique et de l'IA; des méga-dictatures l'ont bien compris.

Ne pas vouloir voir les réalités produites par le numérique et l'IA non contrôlée, et encore moins ses effets, c'est, comme le disait le jeune La Boétie, choisir « la servitude volontaire » et refuser de résister à l'Un, autre nom du Tout du totalitarisme. Mais, comme Greta, Etienne était plein d'espoir: il y a un demi-millénaire, il écrivait, superbe:

Certains qui, plus fiers et mieux inspirés que les autres, sentent le poids du joug et ne peuvent s'empêcher de le secouer; qui ne se soumettent jamais à la sujétion. [...] Ceux-là ayant l'entendement net et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas, comme les ignorants encroûtés, de voir ce qui est à leurs pieds, sans regarder ni derrière, ni devant ; ils rappellent au contraire les choses passées pour juger plus sainement le présent et prévoir l'avenir. Ce sont ceux qui ayant d'eux-mêmes l'esprit droit, l'ont encore rectifié par l'étude et le savoir. Ceux-là, quand la liberté serait

entièrement perdue et bannie de ce monde, l'y ramèneraient; car la sentant vivement, l'ayant savourée et conservant son germe en leur esprit, la servitude ne pourrait jamais les séduire, pour si bien qu'on l'accoutrât.

Etienne aurait refusé de suivre celui que des politiciens séducteurs en quête de voix ont métamorphosé en artiste majeur, quand il chantait : « Noir, c'est noir. Il n'y a plus d'espoir. » Or, si le numérique et l'IA à la fois se vident de sens et vident le sens, No *future* pourrait devenir le slogan des asservis (in)volontairement. Donc, en suivant Etienne, rappelons-nous des choses passées pour juger plus sainement le présent du numérique et de l'IA et prévoir l'avenir que l'on veut accorder au numérique et à l'IA.

Sinon, le numérique et l'IA nous imposeront leur réponse. Car le numérique et l'IA répondent à nos questions, apprennent vite et bien, plus vite et mieux que nous; ce n'est pas sur ce terrain qu'il faut se placer. D'autant plus que le numérique et l'IA autoproduisent des questions et des réponses.

Il faut donc opposer à la problématique de la question/réponse du numérique et de l'IA, celle du problème: un problème n'attend pas une réponse; il attend à être travaillé; plus exactement, il offre la possibilité de le travailler; et cela change tout. Et cela est nécessaire: il faut importer le problème de Ceylan face au numérique et à l'IA; ce dernier écrivait: « Qui sera le témoin du témoin? » Demandons-nous donc, non pas « Qui contrôlera le numérique et l'IA? » – nous ne devons pas frayer avec la politique du surveiller et punir, du sur-contrôle du contrôle qui fonctionne si fort dans le management et la bureaucratie (entre autres, la bureaucratie internationale) –, mais « Qui les évaluera? », en entendant dans « évaluation » le mot « valeur » ; donc en passant du Comment? au Pourquoi?, de la logique de l'objectif à celle du sens, de la focalisation (*Focus*, quand tu nous tiens !) sur les moyens à une ouverture sur la ou les fin(s). Bref, en faisant preuve d'intelligence, mais pas de l'intelligence rabougrie et simplificatrice quoique terriblement efficace qu'est l'IA, mais d'une intelligence ouverte, sans cesse à réinventer, une intelligence continuée ; en passant, aurait dit Koyré, d'un monde clos à un univers infini ou, aurait dit Levinas, de la totalité à l'infini.

Donc sans cesse sur le métier replacer le sens. Non pas le sens révélé, imposé ou donné, ni même le sens construit, voire construit à plusieurs – Démocratie, quel rôle ne t'a-t-on pas fait jouer! Mais le sens comme problème, non pas à résoudre, mais à travailler avec la patience du temps, voire de l'éternité; le problème non pas comme énigme que l'on déchiffre, comme on craque un code, mais comme mystère ; mystère renvoyant non pas à un arrière-monde, à un au-delà ou à un miracle – et, d'ailleurs, pourquoi pas? –, mais à notre finitude, à notre inadéquation à dire le réel, à l'écart infini entre représentation et réel, à notre appartenance à la fois aux mondes des représentations et à l'univers du réel, à l'infini qui habite notre finitude et qui fait que le tragique ordinaire est en nous et que la valeur infinie et extraordinaire est aussi en autrui. Il faut méditer sur ce qu'est une transcendance dans l'immanence, pour maîtriser le numérique et l'IA: rien de moins!

Bref, face au numérique et à l'IA, nous sommes capables de choix, de liberté, de refus de la servitude, d'intelligence – quelle intelligence? Cela étant posé, mais non imposé, tout reste à faire.

Sinon, ce qu'écrivait Anders à la sortie de la seconde guerre mondiale risque d'être trop pertinent:

L'homme a honte de ne pas être une chose. Il [...] accepte la supériorité de la chose, accepte d'être mis au pas, approuve sa propre réification ou rejette sa propre non-réification comme un défaut. Finalement l'homme, « intimidé par la supériorité ontologique de la puissance des produits, [...] a déjà déserté son camp et rejoint le leur.¹⁸

On pourrait alors reprendre, mais avec des raisons plus terribles ce que l'on appelait il y a un demi-siècle « la mort de l'homme¹⁹ ». L'homme s'auto-dévalorise: il se perd comme valeur et comme sens:

Il a adopté non seulement leur point de vue et leurs critères, mais aussi leurs *sentiments*: il se méprise maintenant comme les choses, si elles le pouvaient, le mépriseraient. S'il a honte, c'est de ce mépris, qu'il croit mériter largement. Depuis la fin des cultes fétichistes, jamais on n'avait vu l'homme s'humilier à ce point devant ses propres productions.²⁰

Ne pouvant ni embrasser la transcendance et la grâce, ni rester un pur animal naturel, il se rêve à l'image, à l'identique de ce qu'il produit : la machine. Le numérique et l'IA deviennent alors leur norme, dévalorisant, en conséquence, l'intelligence humaine polymorphe; l'IA devient le surmoi de l'IH au point de la détrôner et de l'anéantir:

S'il [l'homme] veut faire éclater cette position hétéronome et devenir lui-même un candidat souverain aux actes, il doit à tout prix essayer d'échapper à l'alternative entre la Nature et la Grâce. Il apparaît que dans l'espace de l'étant, il existe une troisième dimension qui sort de cette alternative ontologique: la machine, l'artifice, l'ouvrage humain.²¹

Ainsi, le numérique et l'IA non seulement nous forcent à réexplorer le couple nature/artifice et les notions d'artificiel, d'art et de *technè*, mais surtout nous obligent, nous condamnent – quelle chance! – à réinterroger la notion même d'intelligence. C'est alors qu'il y aura possibilité de progrès, car non-adhésion servile à une innovation. Et des expérimentations artistiques pourraient aussi nous aider à nous questionner sur l'intelligence.

L'intelligence & l'humanisme

Ainsi, l'intelligence est une réalité plurielle conditionnée et historique ; la notion d'intelligence est donc, elle-même, historique. Historique: est-ce à dire relative, au sens du relativisme? Non, mais en relation à: *relatio* vient de *relatus*, participe passé de *referre*, à savoir *reporter*, *transférer*; il y a toujours un rapport au transfert dans la relation; l'intelligence est d'abord utilisation du transfert, ce qui, dans ce cas, implique distance, critique, identification par-delà les différences; bien des pays l'ont compris qui subordonnent leurs relations aux autres pays à des transferts de technologies ou de compétences; et quel dommage qu'en Amérique du sud qui avait inventé la roue pour les jouets d'enfants, le transfert ne se fit pas pour construire chars ou chariots avec des roues! On comprend alors la définition de Renouvier: « Qu'est-ce que penser, sinon poser des relations. » Ainsi, selon l'étymologie, on peut concevoir l'intelligence humaine, comme capacité à *l'intellegere*, capacité certes à discerner, saisir, comprendre, prendre avec, mais surtout à *inter legere*, donc à cueillir, choisir, lire, lier des choses entre elles. L'intelligence produit donc des liens entre des objets ; elle ne les repère pas, elle les pense, elle les conçoit: concevoir, c'est articuler ce qui est reçu ; et par l'acte même de la conception, l'intelligence transforme une prétendue donnée reçue – « Il n'y pas de faits, écrivait Nietzsche, mais seulement des interprétations. » – en un objet théorique : l'intelligence nous fait passer de l'eau sensible à l'intelligible H₂O. Et plus les liens sont surprenants, plus ils sont enrichissants, et plus l'intelligence est vive. L'intelligence est inter-prétation féconde²²; les artistes le savent bien.

La production de relations par l'intelligence peut se faire selon différentes modalités ; rappelons simplement celle d'Hamelin et celle d'Hegel. La première repose sur la corrélation entre les termes, de sorte que l'on ne peut penser l'un sans l'autre, et réciproquement; ils sont alors en bonne intelligence. La seconde a des enjeux plus massifs: elle pense et relie les contradictions: il peut y avoir, mieux, il y a des relations pensées et effectives – car « Le réel est rationnel et le rationnel est réel » – quand il y a des contradictions; avec l'intelligence, on sort de l'impasse de la contradiction et on découvre l'histoire ; on passe alors, pour les éléments concernés, d'une mauvaise intelligence entre eux à une bonne intelligence grâce à la dialectique; et cette dialectique se déploie dans et avec le temps ; ainsi, cette conception de la relation et de l'intelligence introduit les facteurs du temps et de l'histoire; elle enrichit en historicisant la conception même de l'intelligence.

Cette conception relationnelle de l'intelligence n'est pas propre au théorique : elle couvre aussi tous les secteurs de la vie inter-humaine et de la vie intra-humaine. Et on la trouve dans beaucoup de civilisations: *ubuntu* en bantou signifie « je suis parce que nous sommes »; c'est sur cette magnifique conception de l'intelligence que Nelson Mandela et Desmond Tutu

ont pu mener leur combat politique, moral et humaniste: d'une part ils ont ouvert l'intelligence à d'autres modalités que celles du pur théorique – d'où l'intelligence relationnelle, l'intelligence inter-humaine, l'intelligence politique, l'intelligence morale, l'intelligence sensible, l'intelligence corporelle, etc.. –, ce que ne réalise pas l'IA; d'autre part, ils ont passé, pour reprendre les concepts de Hegel, de l'universel abstrait à l'universel concret, et donc de l'intelligence abstraite, unique et fermée à l'intelligence concrète, plurielle et ouverte.

Aussi, l'intelligence humaine est artificielle: elle s'oppose à l'instinct, à l'intuition – en particulier pour Bergson – et à l'habitude et donc évolue, notamment grâce à son augmentation par la multiplicité d'expériences et par les leçons tirées des erreurs. Elle est évolution créatrice: « L'intelligence est l'aptitude à modifier sa conduite conformément aux circonstances de chaque cas », écrivait Auguste Comte. Et Burloud de conclure en montrant la double nature, pratique et théorique de l'intelligence: « Problème théorique ou pratique, partout où il y a intelligence, il y a une difficulté à surmonter, une difficulté pour laquelle nous ne disposons d'aucune habitude, d'aucun automatisme préétabli et dont la solution doit être trouvée par un acte sui generis. » Pour cela, l'intelligence utilise des méditations en vue d'autres fins: grâce à l'activité de l'intelligence, une chose ou un acte qui n'ont pas de sens par eux-mêmes en prennent soudain un, en fonction d'un but visé ou du tout d'une action; l'intelligence fait faire des détours productifs. Puis, l'intelligence organise ses productions : si, pour Bergson, l'intelligence est « la faculté de fabriquer [...] des outils à faire des outils », en parallèle, pour Henri Delacroix, elle « est une machine à fabriquer des systèmes d'abstraction. » L'intelligence n'est pas un automatisme, mais elle crée des automatismes, théoriques ou pratiques. Aussi, elle évolue au fil des âges, notamment en fonction non tant des mutations technologiques que des idéologies accompagnant ces évolutions et métamorphoses. Au point que l'on a pu distinguer l'*homo faber* et l'*homo sapiens*, le manuel et l'intellectuel. Mais ces mutations s'accompagnent d'un bénéfice secondaire : elles nous obligent à penser, donc à repenser ce qu'elles rencontrent et bouleversent, à savoir les choses, les rapports et les idées; à repenser la culture et la hiérarchie des intelligences.

La pensée de Jean Starobinski peut alors nous éclairer à la fois sur l'intelligence en général et sur l'IA en particulier. Cet homme admirable, mort en 2019, était à la fois scientifique, médecin et psychiatre et critique, essayiste et philosophe : il savait de quoi il parlait quand il traitait de l'intelligence pratique et de l'intelligence théorique, des hommes et des machines, de la science et de la morale, de la culture et de l'humanisme. Méditons le discours qu'il fit à 90 ans – notons l'âge (Confucius n'en parle pas!) – lors de sa réception du Prix de la Fondation de Genève qui lui fut attribué le 5 mai 2010²³:

Ce que la science ne nous dit pas, c'est la règle morale que nous devons respecter pour l'acquérir, et celle que nous devons respecter dans l'em-

ploi de ses ressources. Ce sont les conditions et les limites de cet emploi. Et ce qu'elle est également incapable de nous dire, ce sont les impératifs moraux qui doivent être respectés quand on veut accéder au savoir exact.

L'intelligence théorique et scientifique ne se suffit pas à elle-même; a fortiori, le numérique et l'IA. Ils ne peuvent ni s'auto-fonder, ni fonder les conditions de leur développement et, corrélativement, leurs limites. La science doit donc faire appel à la morale, l'intelligence théorique et l'IA à l'intelligence morale, au sens kantien du terme: « Le devoir est la nécessité d'accomplir une action par respect pour la loi. » Or, rappelle Kant, « le respect s'applique toujours aux personnes, jamais aux choses.²⁴ » C'est ce que semblent avoir parfois oublié les chercheurs de la Silicon Valley dont la naïveté, et parfois il faut le reconnaître la bêtise et le manque de distance critique, ne s'expliquent pas seulement par la jeunesse, la réussite et l'enthousiasme; ces serviteurs du numérique et de l'IA ne semblent même pas se rendre compte qu'ils obéissent servilement à un couple de maîtres, le numérique et l'IA! Ils auraient besoin d'écouter Etienne et Greta, mais leur narcissisme hypertrophié les empêche parfois de comprendre l'extériorité et donc d'être intelligents. « C'est trop cher payer si nous y perdons notre âme, avertit le mythe faustien. » écrit Starobinski. Le problème est qu'ils ne connaissent peut-être pas ce mythe et, surtout, qu'ils ne savent peut-être pas, non pas qu'ils ont une âme, mais que les autres hommes en ont une. Et Starobinski de poursuivre :

Ce seront des personnes, des individus responsables, et non le savoir scientifique qui nous l'auront appris. La notion du prochain, par exemple, et l'impératif du respect d'autrui ne sont pas des produits de la science: celle-ci ne livre que des faits mesurés et vérifiés, d'où résultent des pouvoirs. Dès lors le respect d'autrui prend d'autant plus d'importance. Et il requiert d'autant plus de courage qu'il n'est garanti que par une conviction morale, indépendamment de toute preuve « objective ».

L'intelligence humaine dans sa totalité doit donc hiérarchiser les variétés de l'intelligence, sans en négliger aucune, mais en sachant quelle intelligence est fondatrice: Starobinski met au fondement de tout l'intelligence morale qui est alors régulatrice des autres intelligences et donc de l'IA. Déjà, il y a quatre siècles, Pascal distinguait avec justesse les trois ordres que sont ceux des corps, des esprits et de la charité; il va de soi que c'est ce dernier ordre qui doit organiser le monde et hiérarchiser les usages des différentes intelligences; c'est une exigence morale politique, mieux c'est la condition de possibilité de l'inter-humanité. Et Starobinski de nous alerter, tels Greta ou Etienne, quand il caractérise, voire définit l'humanisme:

C'est l'attention prioritaire donnée à l'expérience humaine, dans sa diversité et ses contradictions. C'est le souci de trouver le sens de ce qui advient autour de nous. C'est la volonté de percevoir, sous le présent, une épaisseur historique, et de formuler un projet de vie qui impliquera une politique.

Car si la question du numérique et de l'IA est technique, son problème est moral et politique ; donc philosophique.

Ainsi, il faut remettre à leur place la science, la technologie, le numérique et l'IA et ceux qui les développent ; il est non seulement naïf, mais aussi dangereux de croire qu'elles doivent tout diriger, qu'elles doivent nous diriger et, donc que nous devons être leurs esclaves. La soumission n'est pas de mise. L'IA doit être au service de l'IH : alors, le numérique sera grandement fécond. Mais si morale, art et philosophie permettent de penser et travailler le problème ! Des philosophes sont à l'ouvrage, des artistes sont à l'œuvre ; il faudrait que les moralistes s'y mettent plus, non pas en étant les valets du politiquement correct, mais en étant kantien.

Kant, réveille-toi ! Ils sont devenus fous...

- 1 Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, 1956, Paris, Ed. de l'Encyclopédie des nuisances, Ivrea, Paris 2002, p. 38.
- 2 Cf. la réflexion de Gabriel Baudrand sur l'IA à partir de Lacan.
- 3 Cf. François Soulages & Leon Farhi Neto (codir.), *Masse & sujets. Philosophie & art*, Paris, coll. Eidos, série Philosophie, 2019.
- 4 Confucius, *Entretiens*.
- 5 Étienne de la Boétie, *Discours de la servitude volontaire, ou le Contr'un*, 1574 en latin, 1576 en français – l'auteur avait 16 ans...
- 6 Louis Althusser, *Réponse à John Lewis*, Paris, François Maspero, 1973, p. 31.
- 7 Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*, 1946, (*Brave New World*, 1932), Paris, Plon, 2014.
- 8 Georges Bernanos, *La France contre les Robots*, Bègles, Le Castor astral, coll. « les Inattendus », 2015.
- 9 George Orwell, 1984, 1950, Paris, Gallimard, 1984.
- 10 Cf. les réflexions de Bernard Lafargue.
- 11 Eschyle, *Prométhée enchaîné*, Paris, Les Belles Lettres, 1931, trad. Paul Mazon. Cf. le livre de Pierre Kœst, *Aux frontières de l'humain. Essai sur le transhumanisme*, Paris, L'Harmattan, coll. Eidos, 2016.
- 12 Ray Kurzweil, *The Singularity is near*, Penguin, 2005, p. 4.
- 13 Cf. Jean-Michel Besnier, *Demain les posthumains*, Paris, Fayard, 2012, et Eric Sadin, *L'humanité augmentée*, Montreuil, L'échappée, 2013.
- 14 Cf. François Soulages (dir.), *Malraux, le passeur de frontières*, Paris, L'Harmattan, collection Eidos, série Littérature, 2015.
- 15 Louis Althusser, *Pour Marx*, Paris, François Maspero, 1967, p. 238.
- 16 Bergson, *L'Évolution créatrice*, (1907), Paris, PUF, 1984, p. 613.
- 17 Cf. F. Soulages & M. Tamisier (codir.), *Photographie contemporaine & art contemporain*, Paris, Klincksieck, collection *L'image & les images*, 2012.
- 18 Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, 1956, Paris, Ed. Ivrea, 2002, p. 46.
- 19 Cf. François Soulages, « Le moment 70 des récits sur l'homme », in Alain Milon (dir.), *Figures de l'homme. Au croisement des différences Europe-Asie*, Paris, L'Harmattan, Coll. Eidos, 2016.
- 20 Günther Anders, op. cit., p. 46.
- 21 Peter Sloterdijk, *L'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, Calmann-Lévy, 2000, Trad. Olivier Mannoni, p. 67.
- 22 Cf. François Soulages (dir.), *Interprétation et art. Risques et nécessité*, Paris, L'Harmattan,

coll. Eidos, 2019, L'inachevable interprétation, idem, et Généalogie de l'interprétation, idem.

23 Jean Starobinski, Notre seul, notre unique jardin, éd. Zoé, 2011.

24 Kant, Critique de la raison pratique, 1, I, ch. 3.

Bibliographie

- Aldous Huxley, **Le meilleur des mondes**, 1946, (Brave New World, 1932), Paris, Plon, 2014.
- Bergson, **L'Évolution créatrice**, (1907), Paris, PUF, 1984.
- Eric Sadin, **L'humanité augmentée**, Montreuil, L'échappée, 2013.
- François Soulages (dir.), **Interprétation et art. Risques et nécessité**, Paris, L'Harmattan, coll. Eidos, 2019.
- François Soulages (dir.), **Malraux, le passeur de frontières**, Paris, L'Harmattan, collection Eidos, série Littérature, 2015.
- François Soulages & Leon Farhi Neto (codir.), **Masse & sujets. Philosophie & art**, Paris, coll. Eidos, série Philosophie, 2019.
- François Soulages & M. Tamisier (codir.), **Photographie contemporaine & art contemporain**, Paris, Klincksieck, collection L'image & les images, 2012.
- François Soulages, "O Devir (de Uma obra), Entre o trágico e o Sublime". DAT Journal 2021 6 (4):4-15. <https://doi.org/10.29147/datjournal.v6i4.487>.
- François Soulages, "O Prazer Da Imagem Depois Dos Últimos Homens". DAT Journal 2019 4 (3):3-10. <https://doi.org/10.29147/dat.v4i3.142>.
- François Soulages, « Le moment 70 des récits sur l'homme », in Alain Milon (dir.), **Figures de l'homme. Au croisement des différences Europe-Asie**, Paris, L'Harmattan, Coll. Eidos, 2016.
- François Soulages, **Barroco & interface e arts híbridas**, (codir.), Salvador, Cultura visual, 2006.
- François Soulages, **De la photographie au post-digital. Du contemporain au post-contemporain**, (codir.), Paris, L'Harmattan, 2017.
- François Soulages, **Dialogues sur l'art & la technologie**, Autour de Couchot, (dir.), Paris, L'Harmattan, 2001.
- François Soulages, **Esthétique & connectivité**, (codir.), Paris, L'Harmattan, 2018.

François Soulages, Gilberto Prado, e Suzete Venturelli. “O Prazer da Imagem”. *DAT Journal* 2019 4 (3):1-2. <https://doi.org/10.29147/dat.v4i3.141>

François Soulages, **Le corps-internet**, Sofia, Ciela, 2014.

François Soulages, **Les frontières de l'écran**, (codir.), Paris, L'Harmattan, 2015.

François Soulages, **Pratiques et usages numériques**, (codir.), Paris, Lavoisier, 2013.

George Orwell, **1984**, 1950, Paris, Gallimard, 1984.

Georges Bernanos, **La France contre les Robots**, Bègles, Le Castor astral, coll. « les Inattendus », 2015.

Günther Anders, **L'Obsolescence de l'homme**, 1956, Paris, Ed. de l'Encyclopédie des nuisances, Ivrea, Paris 2002.

Günther Anders, **L'Obsolescence de l'homme**, 1956, Paris, Ed. Ivrea, 2002.

Jean Starobinski, **Notre seul, notre unique jardin**, éd. Zoé, 2011.

Jean-Michel Besnier, **Demain les posthumains**, Paris, Fayard, 2012.

Louis Althusser, **Pour Marx**, Paris, François Maspero, 1967.

Louis Althusser, **Réponse à John Lewis**, Paris, François Maspero, 1973.

Peter Sloterdijk, **L'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art**, Calmann-Lévy, 2000.

Ray Kurzweil, **The Singularity is near**, Penguin, 2005.

Recebido: 12 de junho de 2023

Aprovado: 16 de agosto de 2023